

L'ARCHE *Editeur*

Antonio FIAN

Hennir

Traduit par
Bernard BANOUN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Antonio Fian

Hennir

(2009)

*Traduit de l'allemand par Bernard Banoun
(septembre 2009)*

Texte original :

Antonio Fian, *Hennir*, in *Kolik. Zeitschrift für Literatur* 47 (2009), p. 3-23.

© Antonio Fian

© Éditions de L'Arche pour la traduction et les représentations.

Création à Vienne, Theater Nestroyhof Hamakom, 8 décembre 2009

Mise en scène : Hanspeter Horner

La Comédienne : Isabel Karajan

La Voix : Bruno Ganz

Le Pianiste : Gerhard Gruber.

Lecture publique en français, Paris, Société des Gens de Lettres, semaine du théâtre autrichien (organisation Interscènes, Heinz Schwarzinger), 16 novembre 2010.

La Comédienne : Isabel Karajan

La Voix : Dominique Miermont

Le Pianiste : Heinz Schwarzinger.

Personnages :

Comédienne

Pianiste (rôle muet)

Voix off :

Metteur en scène

Hector

Priam

Lieu :

La salle de prise de son d'un studio d'enregistrement.

Époque :

De nos jours.

Les détails géographiques et les noms de personnes existant dans la réalité peuvent être modifiés en fonction du lieu de la représentation.

Remarques du traducteur :

- Les extraits de l'*Illiade* sont cités dans la traduction de Leconte de Liste (1866).
- Pour la présente traduction, les références à l'espace germanophone (noms de villes, de régions, d'auteurs, de comédiens), ont été conservées. Une adaptation est possible, soit en prenant d'autres noms de l'espace germanophone, soit en situant la pièce dans l'espace géographique et culturel français (régions [Ardèche pour Waldviertel] ; villes de province [Montauban, Grenoble, Boulogne-sur-Mer], comédiens français, auteurs français, etc.) ; il serait cependant difficile de trouver dans la littérature française un texte comparable à la *Penthésilée* de Kleist.

(Obscurité totale.

On entend des hennissements et d'autres bruits pouvant être attribués à des chevaux. La lumière se fait lentement et la salle de prise de son d'un studio d'enregistrement apparaît. À l'arrière-plan, une vitre teinte en noir et une porte. La Comédienne est debout devant un micro sur pied. Elle porte un casque à écouteurs. À droite de la Comédienne, une table et une chaise. Sur la table, un micro de table, les feuilles d'un manuscrit, une carafe d'eau et un verre. Un sac à bandoulière est accroché au dossier de la chaise. Dans un coin, une corbeille à papier.

À gauche de la Comédienne, devant à un clavier, le Pianiste. Il porte des lunettes noires ainsi qu'un casque et, sauf indication contraire, il est assis et ne bouge pas.

La Comédienne, imitant un cheval, hennit, renâcle, piaffe, galope, se cabre. Elle fait de brèves pauses, durant lesquelles, manifestement, elle reçoit par casque des consignes données par le Metteur en scène, qu'on suppose placé dans une cabine située derrière le public, au balcon ou autre part. Elle acquiesce de la tête ou par d'autres signes indiquant qu'elle est d'accord, elle dit « Compris », « O.K. », etc. Au bout de plusieurs minutes :)

La Comédienne. – Et pourquoi ça, je te prie ? Pourquoi est-ce que ça n'irait pas ? « Et il frappa les chevaux du fouet, et ils volèrent aussitôt », c'est ce qui est dans Homère et c'est exactement ce que je fais. Normalement, un cheval ne hennit pas dans cette situation, mais tu y tenais absolument. (Un temps bref.) Ah bon ! Alors j'ai mal compris, tout à l'heure ! Je croyais que tu voulais d'abord la scène où je traîne le corps et ensuite, pour la prophétie, attendre qu'Achille soit arrivé. Bon, soit, et comment est-ce que – ? ... Ah, c'est toi qui le fais, je comprends... O.K., mais donne-moi cinq minutes... J'ai besoin d'une pause.

(Elle enlève le casque, s'assoit, boit une gorgée d'eau, fait des exercices de décontraction.)

La Comédienne (au Pianiste). – Tu commences pas à te sentir comme dans un manège ici ? (Aucune réaction.) Boucherie chevaline, équarrissage ? (À part.) Bon ! si tu veux pas ouvrir la bouche... (À nouveau en direction du Pianiste.) Mais ce qui m'intéresserait – ... Tu es là depuis le début, et je n'ai pas arrêté de me demander – ... « Troie for kids, La guerre de Troie raconté aux petits »... Je sais pas, moi... Après tout c'est quand même pas un roman d'aventures, c'est une saloperie énorme, un carnage géant... Rien que leur manière de faire des sacrifices... (Déclamant.) « Et beaucoup des bœufs blancs mugissaient sous le fer, tandis qu'on les égorgeait ainsi qu'un grand nombre de brebis et de chèvres bêlantes. Et beaucoup de porcs gras cuisaient devant la flamme du feu. Et le sang coulait abondamment... » Beurk ! (Elle regarde à nouveau le Pianiste. Riant.) T'es baba, hein ! J'ai lu mon texte, moi ! Je me suis préparée ! Ça doit plus arriver bien souvent de nos jours. (Dans une autre tessiture. Ton dédaigneux.) Un enregistrement en studio... Je fais ça les doigts dans le nez... (Voix normale.) Racaille... (Au Pianiste.) Et ne va pas croire que tu as affaire à un canasson de rien du tout ! (Expressément emphatique.) Penthésilée se tient devant toi ! Penthésilée, la fille d'Arès et d'Otréré, l'héritière de Tanaïs, la reine du peuple des Amazones ! (Un temps bref. Puis, d'un ton différent.) À l'origine ce n'était pas prévu... (Quasiment à part.) Incroyable... La guerre de Troie sans Penthésilée... (Au Pianiste.) Elle est totalement absente d'Homère, qu'il a dit... Ah bon, j'ai dit, et Laocoon ? Est-ce que Laocoon se trouve dans Homère ? Est-ce que le cheval de Troie se trouve dans Homère ?... Je lui ai dit : soit on me donne au moins une réplique en Penthésilée, soit vous pouvez vous en chercher une autre pour les voix de chevaux...

(*Elle rit.*) Alors évidemment, il n'avait pas le choix... Je l'ai obtenue assez vite, ma phrase... Une bonne réplique... « Brûle, Achille, brûle dans le feu de mon amour, brûle dans les flammes de ma colère ! » (*À part.*) Bien, cette phrase... Ce n'est pas plus du Kleist que du Homère, mais c'est pas mal... (*Au Pianiste.*) Je suis Penthésilée, et en même temps je suis son cheval, pas mal non plus... Pratique... Surtout si on songe qu'Achille nous transperce tous les deux d'un seul coup de lance... Chez les Grecs, en tout cas... Chez Kleist, c'est elle qui lui règle son compte... Elle le lacère... Encore une énorme saloperie... Au fond, tout le classicisme est une énorme saloperie... Mais bon... (*Au Pianiste.*) C'est pas notre problème à nous, hein ? (*Aucune réaction. Un temps bref. Elle se lève, va à la table, fouille dans son sac et en sort un flacon de pilules, elle en verse une dans sa paume et la prend comme un cheval qui prend un sucre, puis elle sort son miroir de poche et se regarde dedans.*) J'espère seulement qu'il ne va pas tarder, cet Achille... Pas possible de laisser ma mère toute seule aussi longtemps... On ne sait jamais, avec elle... Si elle a faim, elle est capable de se mettre à faire la cuisine... Ce ne serait pas la première fois qu'elle fiche le feu à l'appartement. (*Elle remet dans son sac le miroir de poche et le flacon de pilules. Au Pianiste.*) Tu saurais qui c'est qui le rôle, par hasard ? Je veux dire, Achille. (*Aucune réaction.*) Priam, c'est Bruno Ganz, ça, il me l'a dit, mais Achille, il n'a pas voulu le révéler... (*À part.*) Probablement Tom Cruise... C'est toujours Tom Cruise... Tous les hommes Tom Cruise, toutes les femmes Nicole Kidman, c'est comme ça, en ce moment... Mais je n'ai pas à me plaindre... C'est un bon rôle, Penthésilée... Un petit rôle, mais un bon rôle... Bien plus intéressant qu'Hélène... (*Avec dédain.*) Hélène... Les yeux écarquillés, les seins fermes, et au-dessus de chaque trou, une pancarte qui indique : « Bienvenue au pays »... C'est sûrement bien au cinéma, mais pour un enregistrement...

Le Metteur en scène. – Nous pouvons continuer ?

La Comédienne. – Quand tu veux !

Le Metteur en scène. – Bon. Et au cas où tu aurais encore l'intention de te ficher de moi, n'oublie pas de fermer le micro avant.

La Comédienne (rougissant). – Je... C'était que – ... Enfin, rien que –

Le Metteur en scène. – Mais bien sûr. Pas de souci. Je peux supporter ça. Un jour, je te raconterai peut-être tout ce qu'il ne m'a pas fallu entendre de Meryl Streep. – Bon, alors je répète rapidement : Achille prépare son attelage pour se lancer dans le combat et dit – ... Un instant... (*Un temps bref, comme s'il feuilletait le manuscrit.*) Je ne trouve pas. Peu importe. Hector, chien que tu es, attends un peu, je vais te régler ton compte, quelque chose dans ce genre, après quoi son cheval prophétise qu'il va tuer Hector, ça oui, mais qu'il crèvera lui aussi peu après. Pigé ?

La Comédienne. – Pigé. Balios ou Xanthos ?

Le Metteur en scène. – Quoi ?

La Comédienne. – Lequel, de ses chevaux ? Balios ou Xanthos ?

Le Metteur en scène. – Qu'est-ce que je m'en fous !

La Comédienne. – Mais moi, il faut que je le sache ! (*Hennissant.*) Ça, c'est Balios. (*Hennissant différemment.*) Et ça c'est Xanthos. Chez Homère, c'est Xanthos.

Le Metteur en scène. – Alors va pour Xanthos !

La Comédienne (hennissant à la Xanthos). – Achille ! Tu ne sortiras pas d'ici vivant ! Tu mourras, les dieux l'ont décidé. Tu vaincras Hector, certes, mais toi aussi tu iras aux enfers !

Le Metteur en scène (mécontent). – Je ne sais pas... Refais-moi Balios.

La Comédienne (hennit autrement, mais d'une autre façon encore que précédemment en Balios)

Le Metteur en scène. – C'est mieux.

La Comédienne (amusée). – C'était Hatatitla. Et moi qui croyais que vous aviez l'oreille absolue, vous, les metteurs en ondes, et tu n'es même pas capable de faire la différence entre Karl May et Homère.

Le Metteur en scène. – Très original. Tu sais ce que ça coûte, une heure de studio ?

La Comédienne. – O.K., désolée. (*En Balios.*) Achille! Tu ne sortiras pas d'ici vivant ! Tu mourras, les dieux l'ont décidé! Tu vaincras Hector, certes, mais toi aussi tu iras –

Le Metteur en scène. – Stop ! Impossible ! Ça, c'est la guerre de Troie pour la maternelle, mais pas Troie *for kids*. Je le ferai dire par Kidman. D'ailleurs, c'est plus logique, puisque dans cette scène, c'est Héra qui parle par la bouche du cheval. On va essayer autre chose.

La Comédienne. – Nous ne pourrions pas enregistrer Penthésilée ?

Le Metteur en scène. – Non. Je veux que tu le fasses en présence d'Achille. D'abord les scènes de cheval.

La Comédienne. – Le cadavre traîné ?

Le Metteur en scène. – Plus tard. La bataille, la bousculade.

La Comédienne. – O.K.... Tu me donnes les instructions par le casque ? (*Elle met le casque, hennit, diverses voix de cheval. Elle ôte le casque.*) Je crois que c'est plus facile par le haut-parleur. (*Le son est basculé sur le haut-parleur. Le studio se remplit de bruits de combat, hurlements d'agonisants, etc., mais aussi de son synthétiques comme ceux de jeux vidéo. Les hennissements et reniflements de la Comédienne se mêlent aux bruits de combat.*)

Le Metteur en scène (en voix de récitant). – Et soudain, apercevant Hector dans la bousculade du combat, Achille le héla.

Le Metteur en scène (voix d'Achille). – Hector, poltron ! Affronte-moi, si tu oses !

HECTOR (voix de Robert de Niro). – Tu me traites de poltron ?! Attends un peu que je t'attrape par les couilles !

La Comédienne. – Stop !

(*L'enregistrement est interrompu.*)

Le Metteur en scène. – Qu'est-ce qui se passe encore ?

La Comédienne. – « Attends un peu que je t'attrape par les couilles ? » Tu rigoles ?

Le Metteur en scène. – Je ne rigole pas. Et tiens-le-toi pour dit : on ne discute pas des dialogues. Nous travaillons sur la base de la traduction de Dutoc et nous avons collaboré avec plusieurs établissements scolaires. Tu crois sérieusement que tu pourrais donner aux jeunes le goût de Troie en parlant en alexandrins ?

La Comédienne. – Ça veut dire que c'est Brad Pitt qui fait Achille ?

Le Metteur en scène. – Il avait été contacté, mais il ne peut pas s'absenter de Bochum.

La Comédienne. – Et Hector, c'était qui ? Robert de Niro ?

Le Metteur en scène. – De Niro, oui. Tu ne l'as pas reconnu ?

La Comédienne. – J'étais pas sûre. Je l'ai d'abord pris pour Al Pacino.

Le Metteur en scène. – C'est le même acteur de doublage, c'est pour ça. Mais à ce moment-là, il est en train de faire la voix de de Niro.

La Comédienne. – Un peu âgé pour Hector, je trouve.

Le Metteur en scène. – Il n'a pas changé de voix depuis *Taxi Driver*. Et il a quelques dialogues déments avec Achille. Attends.

(*Un temps bref.*)

HECTOR. – « C'est à moi que tu parles ? Ou bien je me trompe ? Tu me parles, là ? À moi ? »

Le Metteur en scène. – Ça en jette, hein ?

La Comédienne. – Ça oui. Et c'est aussi lui qui dit le rôle d'Achille ? Avec la voix d'Al Pacino ?

Le Metteur en scène. – Non.

La Comédienne. – Alors c'est qui ? Allez, dis-le !

Le Metteur en scène. – Ce sera la surprise. Tu n'en croiras pas tes yeux quand tu le verras devant toi.

La Comédienne. – Il est plus célèbre que de Niro ?

Le Metteur en scène. – Pas forcément. Très différent.

La Comédienne. – Et de Niro accepte ?

Le Metteur en scène. – Il a fallu le convaincre. Mais Achille renonce à son cachet. Il y a des comédiens qui seraient prêts à pas mal de concessions s'ils peuvent tuer de Niro en contrepartie. Un peu de jugeote, ma chère ! Des économies quand c'est possible. C'est indispensable, à une époque comme la nôtre. Et maintenant, fais-moi un cheval en train de mourir.

La Comédienne (s'exécutant)

Le Metteur en scène. – Encore une fois, stp.

La Comédienne. – Faut d'abord que je fasse pipi. (*Elle va jusqu'à la porte, n'arrive pas à l'ouvrir.*) C'est fermé.

Le Metteur en scène. – Fermé ? Angela a dû fermer sans faire exprès. La force de l'habitude. Mais elle n'est pas là en ce moment et je n'ai pas la clé. Tu peux tenir encore quelques minutes ?

La Comédienne. – C'est pas pressé à ce point.

Le Metteur en scène. – Alors meurs encore une fois pour moi.

La Comédienne (en cheval mourant)

Le Metteur en scène. – C'était mieux tout à l'heure.

La Comédienne (essayant plusieurs versions)

Le Metteur en scène. – Bien, oui, vraiment bien. Mais tu peux le faire encore mieux. Tu es la meilleure, tu le sais et je le sais. Moi, je ne travaille qu'avec les meilleurs. Faudrait peut-être que tu fasses d'abord pipi. On fait une pause, je vais chercher Angela.

(Une musique de piano commence, une mélodie agréable et discrète, « musique d'entracte ».)

La Comédienne regarde en direction du Pianiste, étonnée. Le Pianiste est assis, immobile.

La Comédienne se détourne, va vers la table, s'assoit et feuillette le manuscrit d'un air las, puis elle prend dans son sac un bouchon en liège et se le met entre les dents.)

La Comédienne (le bouchon entre les dents). – Brûle, Achille ! Brûle dans le feu de mon amour, brûle dans les flammes de ma colère ! Brûle, Achille ! Brûle, Achille ! (*Elle retire le bouchon de sa bouche. S'exerçant.*) Brûle dans le feu de mon amour, brûle dans les flammes – (*Un passage du manuscrit a attiré son attention. Elle se met à rire.*) Incroyable, cette langue !... Le top Dutoc, cette traduction. Tu peux le dire... Travailler avec des scolaires... Mais bon, sans doute que pour les kids, Troie a vraiment une allure de parc d'aventures... L'Olympe, un bureau en espace ouvert... Ça et là des distributeurs de nectar... Des fontaines d'ambrosie... (*Elle rit, secoue la tête. Un temps bref. Modifiant un peu sa diction, plus sérieuse, quasiment à part.*) Et Zeus toujours à courir les femmes... « Darling, ce soir, je dois rester plus longtemps au travail »... Et le voilà déjà auprès d'une autre... Il collectionne les

trophées... Je me demande s'il avait mauvaise conscience... Si tant est qu'il ait eu une conscience. (*Aucune réaction.*) Peut-être qu'il lui rapportait chaque fois quelque chose, à Héra... Un collier de perles... Elle devait crouler sous les bijoux ! (*La musique s'interrompt au milieu d'une mesure. La Comédienne lève brièvement les yeux, le Pianiste est assis, immobile. Elle recommence à lire le manuscrit.*) Ça ferait une bonne scène Héra et Zeus. (*Jouant Héra.*) « Fiche-moi le camp avec ta camelote ! À force de coucher dans tous les sens tu vas finir par nous mettre dans de beaux draps ! » (*Elle rit.*) Ça ne jurerait pas, pas dans cette traduction... (*Désignant un passage du manuscrit.*) « Zeus lui a mis de la bouillie dans la tête, à celui-là ! » Incroyable ! Ou bien là... (*Elle rit.*) Non, lis toi-même, sinon tu ne me croiras pas.

(Elle se lève, va vers le Pianiste avec le manuscrit et le lui met sous le nez. Il ne réagit pas. Elle lui touche l'épaule – car peut-être qu'il dort. Le Pianiste se lève brusquement, saisit sa canne et, paniqué, repère à tâtons l'espace autour de lui. La Comédienne recule, effrayée. Le Pianiste se calme, se rassoit, reste assis sans bouger.)

La Comédienne. – Excuse, excuse, je ne savais pas... Je suis désolée, je – ... (*Un temps bref. En direction du Metteur en scène.*) Mais pourquoi est-ce que personne ne m'avertit, bon Dieu ?! (*Elle retourne à la table, s'assoit, puis fait une nouvelle tentative en direction du Pianiste.*) Tu comprends, je... C'est à cause de cette traduction, je voulais seulement te – ... Je ne sais pas comment tu vois les choses, mais – ... (*Elle rougit. Bas.*) Merde... (*Un temps. Elle se lève à nouveau, va de l'autre côté du clavier et regarde le pianiste plus attentivement.*) C'était... depuis le début ? Je veux dire : de naissance... Ça m'intéresse parce que – ... Surtout, dis-le si tu ne veux pas en parler, je comprends, bien sûr ... (*Un temps bref. Aucune réaction.*) Je pense que quand on est comme ça de naissance, c'est plus facile, non ?... Les autres sens sont plus affûtés... Il y a beaucoup de musiciens aveugles... Surtout des pianistes... Ray Charles... Et l'autre, ce – ... Mais quand c'est dû à un accident ou à une maladie... J'imagine que c'est encore pire... (*Un temps bref. Aucune réaction.*) Une fois, quand j'étais petite fille, je suis restée aveugle pendant plusieurs jours... J'avais reçu quelque chose dans l'œil, dans les deux yeux, on m'a opérée pour l'enlever et pendant plusieurs jours, je n'ai rien vu... Avant, je n'avais jamais été malade, jamais... Ma mère, oui... Sans arrêt, ma mère... Sans arrêt à l'hôpital, sans arrêt des opérations... Les ovaires, l'utérus... La vésicule, un bout de poumon... L'estomac... Ça doit être à moitié vide là-dedans... Mais elle a la forme... Quelle casse-pied... Tu la quittes des yeux une seconde et elle a déjà l'allume-gaz à la main... (*Elle rit. Un temps bref.*) Mais moi : malade, jamais... Et puis ce... J'étais complètement désemparée, je ne pouvais rien faire que rester allongée sur mon lit... Je me rappelle encore très bien, mon ouïe s'est transformée... Elle est devenue plus fine... Les chevaux... Avant ça, je n'avais jamais vraiment perçu leurs voix, mais à partir de là... Nous vivions en Basse-Autriche, dans le Waldviertel, tu sais, c'est plutôt perdu, comme coin... Une grande maison ancienne... À côté, une ferme... Avec un petit manège... De temps en temps, j'avais le droit de regarder les chevaux... De les caresser, de leur donner à manger... Il ne fallait pas que ma mère le sache... Elle avait toujours peur que j'attrape une maladie... Il y avait un cheval que j'aimais en particulier, une jument blanche... Mais, bon, au début, je ne m'y intéressais pas plus que ça... Une fois à la maison, j'oubliais les chevaux... Jusqu'à cette période où j'ai été aveugle... Tout à coup, je les entendais depuis ma chambre, et même plus, j'étais capable de les distinguer à leur voix... (*Elle hennit doucement de plusieurs façons.*) Je leur parlais,

tu sais... Je les appelais... (*S'enfonçant de plus en plus dans le souvenir, appelant tout bas.*) Princesse... Princesse... (*Hennissant tout bas.*) Le paysan l'appelait Schangrila, mais son nom, c'était Princesse... À partir de là, je suis allée au manège le plus souvent possible... C'était possible seulement quand ma mère était absente... Et elle était toujours là, toujours là... Soit elle était à l'hôpital, soit elle était là. (*À part.*) Encore là... Toujours là... Dieu que je la déteste !... Non... C'est pas vrai... Non... (*S'adressant à nouveau au Pianiste.*) De temps en temps, ils recevaient des estivants... Qui venaient pour monter, et rien d'autre... D'Allemagne, d'Augsbourg, si je me souviens bien, ou bien Düsseldorf ?... Une famille avec une fille... Dans les seize, dix-sept ans... Qu'est-ce que je pouvais l'admirer !... Elle passait à cheval sous ma fenêtre... Une bonne cavalière... De la prestance... En pull-over blanc moulant, casquette noire, et les nibards qui montaient et les nibards qui descendaient, hopp hopp... Les hommes étaient fous d'elle... Et ma mère la détestait, elle lui hurlait dessus... (*Imitant sa mère.*) Une femme sans pudeur ! Un peuple sans pudeur ! Ils n'ont jamais eu de manières, jamais ! (*Voix normale.*) Elle ne supportait pas les Allemands... Pourquoi ? Aucune idée... Probablement parce que cette fille faisait les hommes se retourner... On fait payer le clan entier... Le peuple entier... Ce devait être aussi pour ça que je n'avais pas le droit d'aller voir les chevaux... Ni de monter... Pour que les hommes ne se retournent pas sur moi... Elle détestait aussi les hommes... Les hommes et les Allemands... Et les chevaux... Ça fait un paquet, si on y pense... (*Elle rit. Un temps bref.*) Ils venaient toujours en août... Quatre ou cinq ans de suite... Moi j'attendais, assise à la fenêtre, et arrivait le moment où elle passait à cheval, et hopp hopp les nibards, hopp hopp les nibards... Et ma mère qui gueulait... Sûrement que ça amusait la fille, de la faire gueuler... Je la voyais qui riait... Et je me bouchais les oreilles... (*Petit hennissement tendre.*) Jamais cette fille ne montait Princesse... Princesse, c'était mon cheval à moi... Elle m'attendait... Elle attendait Penthésilée... Quand j'ai été plus grande, il m'est arrivé souvent de descendre par la fenêtre pour aller à l'écurie... J'entourais les sabots de Princesse avec des chiffons pour étouffer les bruits... Je la conduisais hors de l'écurie et puis je m'en allais à cheval... Toute seule... Au clair de lune... Je n'avais pas eu à apprendre... Ça allait tout seul... Magique... Nous étions faites l'une pour l'autre, nous ne faisons qu'une, Princesse et Penthésilée...

Le Metteur en scène (coupant la dernière phrase de la Comédienne) : Désolé, impossible de trouver Angela. J'espère que tu pourras tenir. C'est le bazar là-dehors. Rupture de canalisation au quatrième étage, et le robinet principal grippé, ils n'arrivent pas à couper l'eau. Je vous ai fait chercher des bottes en caoutchouc pour après, quand vous sortirez. Et puis il y a un souci avec Achille. Il est bloqué dans un embouteillage. Je dois d'abord m'occuper de prolonger le studio. (*À la Comédienne.*) Je sais, je sais, tu dois rentrer à l'heure chez ta mère, mais t'en fais pas, il y a le temps. En attendant, mettez-vous à votre aise. Buvez un petit coup. Et dès que j'ai trouvé Angela, je l'envoie avec la clé. À tout de suite.

La Comédienne. – Hé ! Reste ici ! Il doit bien y avoir quelqu'un d'autre avec une clé ! Qu'est-ce que t'imagines ?! (*Plus bas.*) Buvez un petit coup... Crétin ! (*Haut.*) Alors on est censé rester là à se pisser dessus ? Et crever de faim ?

(*Aucune réponse.*)

La Comédienne. – Ben c’est super... Et maintenant ? (*Un temps. Elle s’assoit, prend un cracker au riz dans son sac à bandoulière, en croque un morceau. Au Pianiste.*) Tu ne veux pas nous jouer quelque chose ? (*Aucune réaction.*) Othmar Schoeck, « Penthésilée », qu’est-ce que t’en dis ? Tu dois connaître, non ? Ça a souvent été donné ces derniers temps. À Bâle, à Dresde... Tu joues, je chante... Non, pas possible... Je ne sais pas chanter... Je sais faire plein de choses, mais chanter, non... (*Elle croque un morceau, remet le cracker dans son sac.*) Je n’ai jamais vu « Penthésilée » comme opéra... La pièce, par contre, je ne compte pas le nombre de fois... Un rôle de rêve, c’est sûr... Je l’aurais presque obtenu, à Winterthur, j’avais déjà commencé à l’apprendre, et qu’est-ce qui arrive ? Exact, ma mère qui tombe malade... J’ai dû rentrer, évidemment... Elle n’avait que moi... Maintenant, enfin, cette fois-ci, en tout cas... Elle peut tomber malade autant qu’elle veut... C’est pas Kleist, d’accord, mais une grosse production, des grands noms, et Penthésilée, ça reste Penthésilée... Je ne sais pas combien de Penthésilées j’ai vues dans ma vie... Entendues, plus entendues que vues... Maria Wimmer, Will Quadflieg... C’est dépassé, d’accord... Mais grandiose, l’un dans l’autre, c’était quand même grandiose... De nos jours, ça ne marche plus... (*Haut, en direction de la vitre.*) De nos jours, on fait ça en pensant aux scolaires ! (*Plus bas, à part.*) Si la Trutzbrandner savait ça !... (*Au Pianiste.*) Ça te dit quelque chose, la Trutzbrandner ? (*Aucune réaction.*) C’était la plus grande... Elle était Penthésilée, tu comprends ? Hannelore Trutzbrandner... Tu ne connais pas, bien sûr... Jamais entendu parler, n’est-ce pas... (*Le Pianiste se met à jouer. La Comédienne fait comme si de rien n’était.*) Tout le monde dit ça... On refuse de la connaître, la Trutzbrandner... Parce qu’elle était la plus grande... Parce qu’elle allait plus loin que les autres ... Jadis, à Augsbourg... Les années vingt... Paraît que Brecht lui a fait la cour... Bon, d’accord, à qui est-ce que Brecht n’a pas fait la cour... Mais Brecht ne l’intéressait pas... Penthésilée... Quand je l’ai connue, elle allait sur ses quatre-vingts ans... Elle en imposait, cette femme... Des yeux comme... Je ne sais pas... Elle jouait la grand-mère dans les « Histoires de la forêt viennoise » à Brunswick... Un trou, épouvantable !... Mais c’est qu’on ne savait plus qui elle était... On ne voulait pas le savoir... Alors Brunswick... Moi, je jouais Emma... Pas le meilleur rôle, d’accord... (*Jouant, et faisant baller ses seins d’un air aguicheur.*) « Alors à quinze heures trente – et surtout, n’oubliez pas ce que vous m’avez promis – vous vous tiendrez comme il faut, mon cher Ladislas » (*Reprenant sa voix.*) Bien sûr, j’aurais bien aimé être Marianne, mais pour ça, il aurait fallu que je couche, à Brunswick, que je baise pour la carrière, comme ils disent là-bas, et... ben... À dix-sept ans, on a encore ses rêves... Pas grave... C’était bien comme ça... Ça m’a... oui, quand même... ça m’a quand même transformée... Nous nous retrouvions souvent, le soir, je lui parlais de mes projets, je lui disais que j’aimerais bien être Penthésilée, un jour... Elle riait ! je m’en souviens comme si c’était hier... Un rire bizarre, je pensais, dire que quelqu’un peut avoir un rire si bizarre... (*Elle rit, puis un temps bref.*) Froid, d’une certaine manière... Et pourtant... chaleureux... Oui, chaleureux. Elle était l’être le plus chaleureux que j’aie rencontré... (*Imitant Trutzbrandner, avec une respiration difficile.*) Penthésilée! Ah, ma petite, mais que sais-tu de Penthésilée ! (*Voix normale.*) Elle avait des problèmes pour respirer, de l’asthme ou quelque chose comme ça. Ça faisait son effet dans le rôle de la grand-mère, elle avait souvent droit à des rappels toute seule devant le rideau... En tout cas, Penthésilée, elle disait (*l’imitant à nouveau*) Penthésilée, ma petite, on ne la joue pas, il faut être Penthésilée. Et ce n’est pas seulement le personnage qu’il faut être, ma petite, il faut être la reine

des Amazones, fille d'Arès et d'Otréré, il faut avoir grandi dans le peuple des Amazones, est-ce que tu t'en crois capable ? (*Reprenant sa voix.*) Et elle déclamaient, Kleist, les Grecs, tout, tout, dément, impressionnant... Et puis... Ô mon Dieu, je revois ça comme à l'époque... C'était l'été, nous étions à la terrasse d'un restaurant, en plein Brunswick, du monde partout, et elle... (*Déclamant comme Trutzbrandner. Pendant la citation, le Pianiste cesse de jouer, au milieu d'une mesure.*) « Je m'enfouis désormais en mon sein, / comme dans un puits, et j'y creuse, froid comme l'airain, un sentiment qui anéantit. / Cet airain, je le purifie dans l'ardeur de l'affliction, j'en fais de l'acier ; je le trempe dans le poison brûlant, corrosif, le poison du repentir ; je l'approche de l'enclume éternelle de l'espérance, / et je l'aiguise, je l'affûte pour m'en forger un poignard ; / et ce poignard, je l'offre à mon sein. » (*Reprenant sa voix.*) Les autres clients nous regardaient comme si nous étions folles... Mais le patron nous connaissait, il savait qu'elles étaient du théâtre, ces deux-là, et il nous aimait bien... En tout cas, la Trutzbrandner, presque quatre-vingts-ans, qui se met à déclamer, il faut imaginer ça, respirant très difficilement, (*imitant Trutzbrandner*) « la reine demeura un instant immobile, mais, percevant la lâcheté » – (*voix normale*) et tout d'un coup elle écarte les deux pans de son chemisier (*elle fait comme si elle ouvrait brutalement son chemisier. En Trutzbrandner.*) – « s'arrachant le sein droit, elle baptisa les femmes qui banderaient l'arc, Amazones ou femmes sans seins » – (*voix normale*) et elle est là, le chemisier ouvert, tout le monde peut voir ses seins, sauf que, ils ne les voient pas, tu comprends, ils n'en voient qu'un seul, bien que le chemisier soit bien écarté, parce que de l'autre côté, il n'y a pas de sein, tu comprends?! Rien ! Plus rien du tout ! Elle se l'était fait enlever, dans les années vingt à Augsburg ! Elle voulait être Penthésilée et elle était Penthésilée ! Elle était timbrée ! C'était une folle ! Mais elle était Penthésilée, tu comprends ?! (*Regardant vers le Pianiste, qui n'a aucune réaction. Agacée.*) Ça t'intéresse pas, ou quoi ? Ça t'intéresse absolument pas. Qu'est-ce qui pourrait bien t'intéresser ? Je suis fatiguée, il faut que je fasse pipi, et nous ne pouvons pas sortir d'ici, ça t'intéresse, ça ? Je veux quand même au moins discuter avec quelqu'un, tu comprends ? Drôles de manières. C'est une façon de traiter la reine des Amazones ?! (*Elle s'approche de lui, prend la canne appuyée contre le clavier, en donne un petit coup au Pianiste puis tient la canne comme une épée brandie dans sa direction.*) Allez, bouge, génie du clavier, montre que tu es un homme ! Puisqu'Achille ne veut point paraître, la fille d'Otréré t'achèvera, toi !

(Elle fait des bonds autour du Pianiste, la canne brandie en l'air. Le Pianiste est immobile.)

La Comédienne. – Allez, vas-y ! Fais quelque chose ! Défends-toi ! Ne sois pas si ennuyeux !

(Elle continue à faire des bonds autour de lui en pointant la canne en l'air. Le Pianiste, d'un geste rapide comme l'éclair, s'empare de la canne, attrape la Comédienne, lui plaque le bras dans le dos et, l'ayant maîtrisée, lui tient la canne comme un sabre sur la gorge. Au bout de quelques instants, il la repousse, elle tombe et reste assise par terre, consternée.)

Le Pianiste est de nouveau immobile devant le clavier.

Un temps.

La Comédienne, assise par terre, ramène les genoux contre sa poitrine, joint les bras autour des jambes, pose le front sur les genoux. Elle semble avoir été transformée, affaiblie, par l'assaut du Pianiste ; sa voix est moins sonore, elle paraît absente, « ravie ». Le Pianiste est immobile à son clavier.)

La Comédienne (après un temps assez long). – Elle était tellement intelligente, Princesse, tellement intelligente... La nuit, quand je venais la trouver, elle ne devait pas me trahir, elle le savait, et j'avais l'impression que les autres le savaient aussi... Ou qu'ils lui obéissaient... Ou bien ils dormaient, peut-être qu'ils dormaient seulement, oui ; ils dormaient probablement... Ou du moins ils faisaient semblant... Et moi, j'ouvrais la porte du box et je conduisais Princesse dehors, assez loin des maisons, et là, plus rien ne pouvait nous arrêter... alors nous ne faisons qu'une, tu sais... Soudées... Nous étions soudées... Métamorphosées... La Mongole et son cheval filant à travers la steppe... Le Waldviertel, c'était notre toundra, et la lune... Nulle part la lune n'est comme que dans le Waldviertel... Magique... De la magie blanche... Mais alors... C'était l'hiver, il faisait glacial mais nous n'avions pas froid... Nous n'avions jamais froid, Princesse et moi, quand nous filions à travers la toundra... Mais soudain, une secousse, Princesse s'était accrochée à quelque chose, elle a trébuché, nous sommes tombées... Jusque-là, nous n'avions jamais fait de chute, c'était – ... (*Elle ne paraît pas très bien savoir la suite de l'histoire.*) C'était –... Elle était prise dans un piège, je ne sais pas quel connard avait posé un piège à ours... (*Plus fort, furieuse.*) Un piège à ours dans le Waldviertel ! A-t-on idée ?! Il faut être malade pour imaginer une chose pareille ?! (*Un temps. Elle respire profondément, puis elle se met à genoux, elle est agenouillée auprès d'un cheval imaginaire couché là et elle le caresse affectueusement.*) Elle était étendue là, la patte avant dans un fer, la patte arrière cassée ... J'ai compris qu'il n'y avait plus rien à faire... Elle aussi... Elle aussi elle comprenait... Ça se voyait... (*Elle caresse le cheval imaginaire, hennit, renâcle doucement.*) Il fallait que je l'abatte, je le savais... Mais ce n'était pas possible, évidemment... Sans arme... Et il n'y avait personne que je puisse aller chercher pour le faire à ma place, puisque personne ne devait savoir, pour nous... (*Dialogue avec le cheval.*) Princesse, Princesse... Qu'est-ce que je vais faire de toi ? (*Renâclant doucement, puis reprenant son récit.*) Je suis allée prendre une pierre... Une grosse pierre... Une pierre énorme... Je l'ai portée, c'était aussi facile à porter qu'un accessoire en carton-pâte... Oh, j'étais forte, à l'époque... Incroyablement forte... Je le suis toujours... (*S'adressant soudain au Pianiste.*) Tu m'as eue par surprise, O.K. Tu n'y arriveras pas une deuxième fois... Je suis plus forte que toi, même maintenant... J'étais encore plus forte à l'époque... Aucun Achille ne m'aurait fait peur... Aucun metteur en scène n'aurait pu me mener à la baguette... Cette foutue porte, je te l'aurais défoncée... (*Un temps bref.*) Peut-être que je n'aurais pas dû... J'y ai peut-être été un peu fort... (*Un temps bref. Puis avec une diction différente, plus résolument.*) En tout cas : j'ai pris une pierre et je lui ai fendu le crâne... (*Faisant le geste.*) Que faire d'autre ? Elle n'avait aucune chance... Elle souffrait... Je n'avais pas d'arme, même pas un couteau ... C'était la seule chose que je puisse encore faire pour elle... La seule chose... (*Un temps assez long puis, au Pianiste, presque suppliante.*) Pourquoi est-ce que tu ne dis rien ? Pourquoi est-ce que tu ne me parles pas ?

Le Metteur en scène (par le haut-parleur). – J'ai réglé l'histoire de clé. Nous pouvons continuer ?

La Comédienne. – Un instant. Tu vois bien que je parle à – ... (*Au Pianiste.* –) Au fait, tu t'appelles comment ?

Le Metteur en scène. – Il ne t'entend pas.

La Comédienne. – Alors dis-lui d'ôter son casque

Le Metteur en scène. – Même sans, il ne t'entendrait pas. Il est sourd.

La Comédienne. – Sourd ? Un pianiste sourd ?

Le Metteur en scène. – Oui. Et alors ?

La Comédienne. – Bon, arrête !

Le Metteur en scène. – Beethoven aussi était sourd.

(Le Pianiste enlève son casque, sans que la Comédienne s'en aperçoive.)

La Comédienne. – O.K. Mais ce n'est pas Beethoven. Et puis il n'est pas seulement sourd, il est aussi aveugle.

Le Metteur en scène. – Quelle différence, si Beethoven avait été aveugle ?

La Comédienne (ne sait quoi dire, elle réfléchit, s'approche du Pianiste. Fort.). – Et du piano, tu sais en jouer ? T'es capable de faire la différence entre un sol et une sole meunière ? Entre un ut et un cul ? Un trouduc comme toi ? *(Pas de réaction.)*

D'ailleurs, est-ce que tu sais la chance que tu as ? Quand on est moche à ce point, il faut s'estimer heureux de ne pas être obligé de se voir tous les jours dans la glace *(Pas de réaction. Parlant normalement fort, au Metteur en scène.)* Bon, d'accord, il est aveugle et il est sourd. Comment sait-il quand il doit jouer ?

Le Metteur en scène. – Il le sent. Il n'a pas toujours été sourd. Autrefois, il accompagnait des films muets.

La Comédienne. – Ça fait le pendant.

(Le Pianiste joue subitement quelques mesures puis s'arrête brusquement.)

Le Metteur en scène. – Tu vois ? Nous pouvons continuer maintenant ?

La Comédienne. – Je dois d'abord aller au WC.

Le Metteur en scène. – Je n'ai pas pu trouver Angela. Elle doit être allée manger. Ou bien elle s'est noyée dans l'inondation. Tu ne peux pas imaginer tout ce qui se passe là-dehors. Le troisième et le quatrième étages sont sous l'eau. Mais vous n'avez pas à vous inquiéter, ils font passer l'eau par la cage d'ascenseur jusqu'à la cave, aucun danger pour vous. J'ai réclamé le double de la clé, ça ne va pas tarder. Tu tiens encore ?

La Comédienne. – Le pire qui puisse nous arriver, c'est que nous retrouvions tous sous l'eau ici aussi. Alors, tu veux faire quelle scène ?

Le Metteur en scène. – Le cadavre traîné.

(La Comédienne met le casque. Le Pianiste est immobile à son clavier. Voix du Metteur en scène à nouveau inaudible pour le public.)

La Comédienne. – O.K.... O.K... Je suis attelée devant le char, d'accord... Sur la voiture, Achille, et derrière, attaché, le cadavre d'Hector... Tout ça c'est d'accord... Mais pourquoi est-ce que je dois hennir ? Un cheval qui tire un char ne hennit pas, il a autre – ... *(Un temps bref, elle reçoit manifestement une indication assez longue criée par le Metteur en scène.)* Bon, d'accord, d'accord... C'est toi le metteur en scène... J'essaie... *(Elle hennit ; puis à nouveau un temps assez long.)* Je devrais peut-être marcher en rond... Ça ferait plus réaliste... Si tant est qu'on puisse parler de réalisme... Un cheval qui hennit pendant qu'il marche et travaille... Foutaises... *(Elle commence à marcher en rond en hennissant, puis s'arrête, écoutant, sans parler, de nouvelles instructions.)* O.K. Mais quoi ? La table ? Non, ça fait trop de boucan. *(Un temps bref.)* Quoi ? *(Elle regarde vers le Pianiste.)* Et avec quoi est-ce que je –

(Une couverture en laine tombe des cintres. Le Pianiste se lève comme s'il obéissait à une injonction qu'on n'entend pas, marche à tâtons avec sa canne jusqu'à la couverture, la déplie et s'étend dessus. La Comédienne la prend par la pointe avant et, tout en hennissant et renâclant, elle fait plusieurs tours de la pièce en traînant le Pianiste.)

Le Metteur en scène. – Merci ! Ça va le faire.

(La Comédienne lâche la couverture et s'assoit par terre, épuisée. Le Pianiste se lève, retourne à tâtons jusqu'au piano et reprend sa position habituelle.

Temps.

La Comédienne se lève, prend la couverture, va jusqu'à la chaise à laquelle est accroché le sac à bandoulière. Elle y prend un cracker au riz. Il est désagréablement ramolli. Elle le pose, d'un air dégoûté, et pose la couverture sur le dossier de la chaise.)

La Comédienne (en direction du Metteur en scène). – Nous avons fini ? Est-ce que nous pouvons enfin enregistrer Penthésilée ?

Le Metteur en scène. – Il me faut encore le cheval qui meurt.

La Comédienne. – Mais pas maintenant, je ne veux pas mourir maintenant ! Laisse-moi faire d'abord Penthésilée, et ensuite je mourrai à ton entière satisfaction.

Le Metteur en scène. – Bon, d'accord.

(Temps. La Comédienne met le casque et se concentre.)

La Comédienne. – Nous pouvons commencer ?

Le Metteur en scène. – Pas de problème !

La Comédienne (avec emphase). – Brûle, Achille ! Brûle dans les flammes de mon amour, brûle dans le feu de ma colère !

Le Metteur en scène. – Bien ! Encore une fois, stp !

La Comédienne (avec encore plus d'emphase). – Brûle, Achille ! Brûle dans les flammes de mon amour, brûle dans le feu de ma colère !

(Temps.)

La Comédienne. – Ça allait, non ?

Le Metteur en scène. – Superbe. Je – ... Et puis merde ! Je ne peux pas ! J'ai quelque chose à te dire. Ça ne va pas te plaire.

La Comédienne. – Tu as jeté le double de la clé dans la cuvette du WC ?

Le Metteur en scène. – Non. C'est pour Penthésilée. Le rôle est coupé. Désolé.

La Comédienne (après un bref silence, stupéfaite). – Coupé ?! COUPÉ ?! Tu es tombé sur la tête ?! Tu te prends pour Zeus, ou quoi ? Tu avais dit oui pour ce rôle ! Tu ne peux pas supprimer Penthésilée de la guerre de Troie ! On en avait discuté, non ?

Le Metteur en scène. – Mesures d'économie, désolé. Achille est en retard, ça nous oblige à louer le studio plus longtemps, et je t'ai dit comme c'est cher.

La Comédienne. – Ah ! Des mesures d'économie ! Parce qu'Achille est en retard ! Mais pour Priam, on engage Bruno Ganz !

Le Metteur en scène. – Bruno Ganz a un sponsor.

La Comédienne. – C'est-à-dire ? Qu'est-ce qu'il doit faire pour ça ? Ouvrir un plan d'épargne logement ? Manger du yaourt allégé ? *(Imitant quelqu'un qui parle la bouche pleine.)* – Achille, espèce de trouduc, rends la dépouille d'Hector, sinon tu seras l'objet de la colère des dieux !

PRIAM (voix de Bruno Ganz, avec emphase). – Rends-moi, Achille, la dépouille d’Hector, que je lui donne une sépulture digne d’un héros. Tu seras sinon l’objet de la colère de dieux, qui anéantiront l’armée des Argives.

Le Metteur en scène. – Tu appelles ça parler la bouche pleine ? Alors arrête un peu de te moquer. Amène-moi un sponsor pour Penthésilée et on la réintègre.

La Comédienne. – Un sponsor pour Penthésilée ! Mais qui est-ce qui va sponsoriser Penthésilée, je te le demande ? Tampax ? « Avec Tampax, soyez sûre de vous au cœur de la bataille » ? Tu ne vas pas me faire ce coup-là ! Je veux bien que Bruno Ganz ait un sponsor, mais Hector, il en a un, lui ? Et Énée ? Tous ces Troyens de merde, ils ont Bill Gates derrière eux, ou quoi ?

Le Metteur en scène. – Bruno Ganz est le seul à être sponsorisé. Pendant longtemps, nous n’étions pas sûrs de pouvoir nous permettre le rôle de Priam, mais avec le sponsor, la question a été réglée. Pour Penthésilée, c’était bancal depuis le début, mais je me suis battu pour toi, crois-moi, et ça s’annonçait bien, jusqu’à ce que, avant-hier, NIKE décroche.

La Comédienne. – Tiens donc, NIKE a décroché ? Elle n’a pas pu se faire à la prononciation anglaise ?

Le Metteur en scène. – Ce n’est pas drôle. Le spot était presque terminé.

HECTOR (subitement, une voix venant d’on ne sait où, comme un spot publicitaire). – NIKE – Nike, la chaussure des héros.

Le Metteur en scène. – Crois-moi, je me suis battu, et j’aurais gardé Penthésilée s’il n’y avait pas eu cette emmerde avec Achille.

La Comédienne. – Et qu’est-ce que j’y peux, moi ? Il ne pouvait pas prendre le train ? ! C’est typique, ça, je trouve ! Superman fout le bordel, on rationalise, et c’est les femmes qui trinquent ! Pourquoi est-ce que vous n’avez pas économisé Agamemnon ? Ou Ulysse ?

Le Metteur en scène. – Il faut bien quelqu’un pour construire le cheval. Et puis il y a quand même encore pas mal de femmes, pour une pièce guerrière. Il y a Hélène, Cassandre, Hécube,... Briséis...

La Comédienne. – Évidemment ! Bien sûr ! Briséis, elle a le droit de rester, elle ! Les esclaves, elles peuvent rester ! Et pourquoi est-ce qu’on ne sort pas Patrocle, ce petit pédé à la con ?

Le Metteur en scène. – Si Patrocle ne se fait pas tracter par Hector, Achille ne reprend pas le combat, ce sont les Troyens qui gagnent et l’Iliade n’est pas l’Iliade.

La Comédienne. – L’Iliade, tu parles ! Vous tournez cette histoire comme ça vous plaît ! Tu veux que je te dise pourquoi Patrocle doit rester ? Parce qu’il est pédé, c’est la seule et unique raison ! Parce que vous êtes tous pédés ! Toute cette production, c’est une production de pédés ! On parie que vous avez un rôle pour Elton John ? Et Achille ? Il est pédé, lui aussi ? Il faut bien, non ? Il n’ose même pas se battre contre Penthésilée ! (*Imitant, sarcastique.*) Hé, Zeus, je suis dans un embouteillage ! Tu pourrais régler son compte à Penthésilée en attendant que j’arrive ? Franchement, elle est trop chaude pour moi, la vieille. (*Reprenant sa voix, furieuse.*) Autrefois, un homme faisait ça encore lui-même ! La reine et le cheval transpercés d’un seul coup de lance, pas de pot pour nous, mais ça avait de la gueule ! Ou bien il se serait fait déchiqueter ! Il ne peut pas savoir comment on est, nous, les femmes ! On aime, et puis tout d’un coup... (*Comme si elle était au zoo et observait un bébé animal.*) « Ah, ces roses ensanglantées ! / Ah, cette couronne de plaies sur son front ! / Ah, ces boutons de fleurs qui, répandant un frais parfum de tombe, s’apprêtent à la fête de la vermine ! » Merde !

(Elle shoote dans le micro sur pied, elle donne des coups de pied rageur contre la porte, furieuse, pour quitter le studio. Elle secoue la porte, mais celle-ci est toujours fermée.)

La Comédienne. – Laisse-moi sortir ! Je voudrais enfin aller pisser !

(Aucune réaction.)

La Comédienne. – Tu m'entends ?!

(Aucune réaction.)

Elle lâche la poignée, va jusqu'à la corbeille, s'accroupit dessus comme si elle pissait dedans. Aucune réaction. Elle reste accroupie sur la corbeille, avec obstination. Après quelques instants, des gouttes d'eau commencent à tomber du plafond, d'abord sur sa tête, puis sur le sol, près d'elle. La Comédienne garde cette position jusqu'à la réplique suivante.)

Le Metteur en scène. – Tu n'aurais pas un truc encore plus vieux que ça ?

(La Comédienne se lève. Elle place la corbeille là où tombent les gouttes. Les gouttes cessent de tomber. Elle va à la table, prend la couverture posée sur la chaise, se la met sur les épaules, s'assoit par terre.)

La Comédienne. – Allons... Tout doux... Je vais te sécher...

(Elle se sert de la couverture pour sécher les cheveux tout en produisant de petits bruits de cheval exprimant la satisfaction.)

Le Metteur en scène. – J'essaie encore une fois de joindre le bureau pour la clé, et on reprend, O.K. ?

(La Comédienne ne s'occupe pas de lui, elle n'a visiblement même pas écouté. Elle est tout à la fois elle-même et un cheval imaginaire.)

La Comédienne. – Voilà, et maintenant on va te couvrir... Bien te couvrir... C'est moi qui te recouvre... Qui te recouvre bien... *(Elle se met la couverture sur les épaules. Regardant le Pianiste.)* Pas comme celui-là... *(Hennissement apeuré.)* Un homme méchant, oui... L'équarrisseur... Il veut ta peau... Tes os... Il attend sa chance... *(Elle se met le bout de deux doigts contre le front.)* Pan !!... Pistolet d'abattage... Il l'a toujours sur lui... Caché sous le piano... Il attend... *(Hennissement angoissé.)* ... un moment d'inattention de notre part... Que je te laisse toute seul... Et pan !!... *(Le cheval se cabre. Réconfortante.)* N'aie pas peur... N'aie pas peur... Je le tiens à distance... Je ne le laisse pas s'approcher de toi... C'est moi qui te recouvre... Qui te recouvre bien... *(Elle serre la couverture sur ses épaules.)* Là... Tu vas avoir quelque chose à manger... Allons... Tu l'as mérité... *(Elle va jusqu'à la chaise où est accroché le sac à bandoulière, elle le décroche et met la tête dedans comme dans une musette. Quand elle ressort la tête, elle a le visage couvert de miettes humides et collantes, mais elle a l'air revigorée. Elle essuie les miettes, s'assoit à la table, la couverture moins serrée, et regarde un moment le Pianiste. Soudain, elle éclate de rire.)*

La Comédienne. – Un pianiste de film muet qui est sourd et aveugle ! Incroyable ! Et moi ? Je parle, je parle ! Je parle et je parle et je parle... *(Elle continue à rire puis arrête brusquement. En direction du Pianiste.)* Et pourquoi pas ? ... J'ai fait ça toute ma vie... Parler, parler, parler... Hennir et baiser... Et remuer, s'agiter, se casser le cul pour quelqu'un dans ton genre... Brunswick, Winterthur, Ingolstadt, Innsbruck, Paderborn, Essen... Partout pareil... Aveugle et sourd... Toi au moins, tu sais que tu l'es... Les autres ne le savent pas... Ils sont plantés là, ils n'entendent rien, ne voient rien... Toi, c'est mieux, crois-moi... *(Temps.)* Tu sais ce que je me demande ? Je me demande si tu m'aurais crue... Si j'aurais été assez bonne pour toi... *(Temps.)* Je

crois que non... Pas pour toi... Tu m'aurais percée à jour... Tout de suite... On ne te la fait pas, à toi... Ne sois pas ridicule, tu aurais dit... Princesse !... Il n'y a jamais eu de Princesse, jamais d'estivants... Pas de jeune fille d'Augsbourg... Ou est-ce que c'était Düsseldorf ? Düsseldorf, oui... Pas de jeune fille de Düsseldorf... Non, elle n'a pas existé... Il y avait seulement le manège... Ma mère... Encore... Où que j'aïlle... (*Mouvement de tête en direction de la vitre.*) Elle serait là derrière que ça ne m'étonnerait pas... Otréré... Non, pas Otréré... Hécube, plutôt Hécube... (*S'adressant à nouveau au Pianiste.*) Être *obligée* d'apprendre à monter à cheval, tu imagines ? (*Elle rit.*) Toutes les jeunes filles souhaitent pouvoir apprendre à monter, moi j'étais obligée ! Parce que ma mère s'était amourachée du professeur d'équitation ! Et qu'il ne fallait pas que mon père le sache ! Mais je n'ai pas le moins du monde appris à monter... « Il faut d'abord savoir s'y prendre avec un cheval », qu'il n'arrêtait pas de répéter, ce con, et je devais leur donner à manger, à boire, les caresser, les étriller ... « Les chevaux ont besoin de beaucoup d'attention, de beaucoup de patience »... Le seul à monter, c'était lui... « Nous avons encore quelque chose à discuter, ta mère et moi », et ils disparaissaient dans son bureau... Ils me prenaient pour une idiote... Ils devaient me croire sourde... Oh oui, j'aurais aimé être sourde, crois-moi... (*Imitant des cris de plaisir.*) Au fond, ma première école d'art dramatique, ça a été le manège... J'ai appris à parler aux chevaux, et j'ai appris les bruits qu'on fait quand on baise... J'étais bonne dans les deux... La meilleure... Question cheval, personne n'a rien à m'apprendre... Et quand il y avait une scène de baise dans une pièce radiophonique, c'est toujours moi qu'on venait chercher, je ne sais pas combien d'orgasmes je leur ai faits... Autrefois, on passait son temps à baiser dans les pièces radiophoniques... Ça s'est arrêté à la fin des années quatre-vingt-dix, et aujourd'hui... La danse-théâtre... (*Plus fort, en direction de la vitre.*) Ils n'étaient pas encore tous pédés, à l'époque, il se passait encore des choses dans les studios d'enregistrement, t'as entendu, branleur ?!

Le Metteur en scène (voix venant d'une autre direction qu'auparavant.) – J'ai entendu, oui.

J'ai entendu ça souvent. Tu n'es pas la seule personne à avoir des problèmes avec ça.

La Comédienne (ne semble pas l'avoir entendu. Plus bas, quasiment à part.) – Tu parles d'une vie !... Des chevaux et de la baise... En tout cas, c'était de l'argent facilement gagné... D'autres, ils doivent baiser en vrai... Baiser pour la carrière... Coucher pour arriver, comme ils disent à Brunswick... À Paderborn... Écarter les jambes pour un rôle... La pucelle d'Orléans... (*Fort, en direction de la vitre.*) Comment vous faites, aujourd'hui ? Vous distribuez les rôles à des hommes ? Qu'est-ce que c'est que ce monde où, quand on est une femme, ce n'est plus en écartant les jambes qu'on décroche un rôle ?! (*À nouveau plus bas, au Pianiste et à elle-même.*) Je n'en connais pas une seule qui n'ait pas écarté les jambes pour avoir la pucelle d'Orléans, les pucelles d'Orléans, c'étaient les salopes des salopes... Comme ma mère, mais autrement... Oh oui, elle aurait fait une bonne pucelle d'Orléans... Jamais rassasiée... Et elle croyait sérieusement que mon père ne s'apercevait de rien... Probablement qu'il l'entendait... On devait l'entendre jusqu'au hangar... Jusqu'au dépôt des trains... Le monde entier devait l'entendre... (*Elle imite des cris de plaisir juste avant l'orgasme, s'arrête brusquement.*) La seule chose qui restait, c'était de parler aux chevaux... (*Hennissement triste. Un temps bref.*) Et maintenant, c'est moi qui l'ai sur le dos... Constamment malade... Elle l'a toujours été... Les ovaires, l'utérus... Tout enlevé... Tout était malade... Tout ce qui était femme en elle était malade, tout ce qui était femme, c'était à enlever... (*Un temps bref.*) Elle n'avait pas eu d'enfants... Ça augmente les risques... Qu'on dit, en tout cas... Qu'elle dit...

Nature de merde... Moi non plus, pas d'enfants non plus... Mais jamais malade... Ma mère, elle, sans arrêt... Elle – ... *(Elle s'interrompt, lève les yeux.)* Qu'est-ce que je viens de dire ? Ma mère n'avait pas eu d'enfants ? *(Elle rit.)* Pas mal, cette réplique ! *(Comme dans un rôle kitsch.)* Savez-vous, baron, la tragédie de ma mère était qu'elle n'avait pas eu d'enfants. *(Elle rit. Temps. Regarde en direction du Pianiste, assis, immobile, au clavier.)* Mon Dieu, qu'est-ce que je raconte... Pourquoi est-ce que je continue à mentir ? Tu n'entends rien, tu ne vois rien, et il faut que je mente... Malade quand même... La maladie du comédien... Pas étonnant... J'ai grandi dans le Waldviertel, tu sais... Ça, ce n'était pas un mensonge... Mon Amazonie, ma Thémiscyre... Ma Thémiscyre de merde, oui... Tu connais, le Waldviertel ? ... Pas de temple de Diane, là-bas, rien de magique, ils ont beau prétendre le contraire dans leurs prospectus de merde... Y a que de la merde, été comme hiver... Les maisons de cheminots, ma Thémiscyre... Le dépôt des trains... Le café de l'église... Mon père ivrogne, ma mère malade... Mon père qui bafouille, ma mère qui gueule, la voilà, ma Thémiscyre... À part ça, rien... Si... Le manège, il y avait le manège... Les chevaux, je les entendais, parfois je leur donnais à manger... Des chevaux de trait, pas des chevaux de selle... Des bêtes de somme... Et pourtant... Elles étaient bien, elles avaient la paix ... J'aurais bien aimé être l'une d'elles... Il y a plein de choses que j'aurais aimé être, la fermière, les chevaux, les cochons, et pourquoi pas le chien... Seulement quelque chose d'autre, mais pas moi... *(Temps.)* Penthésilée... J'en ai toujours rêvé... C'est par la Trutzbrandner que j'ai entendu ce nom-là pour la première fois... Pas une actrice, bien sûr, il n'y a jamais eu de Trutzbrandner actrice ... Non, l'institutrice... Elle montait toujours des petites pièces avec nous... Des crèches vivantes, des scènes de contes... La vierge Marie, c'était toujours moi, la princesse, toujours moi... Elle était bien, comme maîtresse... Elle disait toujours, tu es la meilleure... Un jour, tu seras une actrice célèbre... Tu seras Marguerite, Marie Stuart... Penthésilée... *(Comme si elle laissait fondre un bonbon sur sa langue.)* Penthésilée !... Ce nom !... Tu imagines ce que c'était que d'entendre ça, dans le Waldviertel, entre le dépôt des trains et le café de l'église, Penthésilée ? *(Chuchotant, ravie.)* Penthésilée !

Le Metteur en scène. – Je ne voudrais pas te presser, mais on pourrait songer à passer à la mort du cheval... ?

La Comédienne (furieuse). – Ta gueule ! Je ne veux pas être un cheval, là ! Je veux être Penthésilée !

(Le Pianiste commence subitement, en plein dans sa réplique, à jouer un morceau rapide et fort.)

La Comédienne (hurlant.) – Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le Pianiste (continue à jouer, imperturbable.)

La Comédienne (au Metteur en scène.) – Tu peux lui dire d'arrêter ?

Le Metteur en scène. – Silence !

La Comédienne. – Mais je –

Le Metteur en scène. – Silence, bon sang !

Le Pianiste (joue sans s'arrêter.)

Le Metteur en scène. – Magnifique ! C'est magnifique !

La Comédienne (essaie de couvrir le Pianiste). – Je veux être Penthésilée, tu entends ? Avec ou sans sponsor ! Tu me l'as promis ! Là, tu me vois ?! Regarde-moi !

(Le Pianiste plaque un accord bruyant. La Comédienne, furieuse, relève son haut, laissant voir ses seins. Aucune réaction. Silence.)

Le Pianiste répète plusieurs fois l'accord. L'effet surprise s'est essoufflé depuis un temps, c'en est devenu ridicule.)

La Comédienne. – Qu'est-ce qu'il y a ?! Dis quelque chose !

Le Metteur en scène. – Que veux-tu que je dise ? Tu sais que je suis pédé. Les nibards, ça m'excite pas.

La Comédienne. – Ça t'excite pas, tiens donc. Ça t'excite pas. *(Elle rit et se recouvre les seins.)* Mais pourquoi est-ce que je ne t'ai pas rencontré plus tôt. À Brunswick. À Winterthur. C'est là que j'aurais eu besoin de toi. *(Imitant le Metteur en scène.)* Les nibards ? Ça m'excite pas. *(Redevenant elle-même et, dans la suite, percevant de moins en moins ce qui l'entoure, se parlant à elle-même.)* Mais t'étais pas là... Il y avait que les autres... Que moi... J'étais bonne, oui... Je savais parler... Je savais bouger... Mais comparée à eux *(regardant ses seins)* je faisais pas le poids... Ils étaient meilleurs... C'est eux qu'on voulait voir, pas moi... À Essen les nibards de Julie... À Linz les nibards d'Antigone... À Brunswick des nibards à la Kroetz, à Klagenfurt des nibards à la Turrini... Et toujours belle, toujours en bonne santé... Ma mère malade sans arrêt, malade sans arrêt... Il nous fallait plus d'argent, bien sûr... Le supplément nibards...

Le Metteur en scène. – Nous pouvons continuer ?

La Comédienne (imperturbable). – Ce n'étaient plus les miens, ils ne m'appartenaient plus... *(Elle éclate de rire.)* Et maintenant ? Ça m'excite pas. Si tu veux voir des nibards : danse-théâtre. Nous, ici, nous faisons de la scène ! Avec de la langue, du mouvement ! Nous ici, c'est du sérieux !

Le Metteur en scène. – Bon allez ! Ça commence à faire juste, pour le temps ! Il me faut la mort du cheval.

La Comédienne (sans élever la voix). – Ta gueule.

(Des gouttes recommencent à tomber du plafond, en plusieurs endroits, également sur la tête de la Comédienne. Elle les évite, mais les gouttes semblent la suivre. De l'eau s'infiltré sous la porte.)

La Comédienne (plongée en elle-même, prend les seins dans ses mains, les palpe). – Je les sentais, tu sais... Partout... Rien que ça, partout... Gordiens... Ils étaient là, ça ne faisait aucun doute... Mais ils finiront par repartir, pas de souci, ils s'en iront... *(Hennit doucement.)* C'étaient plus des nibards... C'étaient des poches de poison... Je les avais toujours sur moi... Et je les exhibais, soir après soir... Les autres ne savaient pas ce qu'il y avait dedans... On me les enviait... Moi je le savais... Oh que oui, je le savais... Penthésilée... Enfin Penthésilée... Mais j'étais trop froussarde... Toujours en bonne santé... Ma mère sans arrêt malade, sans arrêt malade... Qu'est-ce qu'elle va devenir, maintenant ?... Sans arrêt malade... Elle va se mettre à faire la cuisine... Tout faire péter... Pcht !

(Elle regarde en l'air pour voir d'où viennent les gouttes, mais elle ne trouve rien, elle regarde alors en direction du Pianiste qui – continuant ? ayant recommencé ? –, pianote doucement des petites figures musicales dérivées de l'accord joué précédemment. Elle va jusqu'à lui, lui prend la main gauche et la glisse sous son chemisier. Aussitôt le Pianiste joue de la main droite une mélodie langoureuse, comme s'il accompagnait un porno soft, il retire sa main et continue à jouer des deux mains. La Comédienne va à la table, prend la chaise, retourne vers le Pianiste, s'assoit près de lui, passe un bras autour de lui et pose la tête sur son épaule.)

La Comédienne (après un assez long silence, avec des temps longs entre chaque phrase). – Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais ici ? C'est pour moi que tu es ici ? Tu veux m'aider ? Être mon Achille ? *(Elle lui caresse la joue. Temps.)* Viens vers moi... *(Elle*

l'embrasse.) Brûle, Achille... Brûle dans les flammes de mon amour... (Elle lui met la main dans l'entrejambes, l'embrasse. Au bout d'un moment apparaît sur son visage une expression de surprise. Un instant, elle demeure comme figée, puis elle retire la main, effrayée, se dégage de l'étreinte, se lève comme si elle était dégoûtée, brusquement au point de faire tomber la chaise, et elle s'éloigne rapidement. Le Pianiste continue à jouer (également pendant la suite), à peine audible, par exemple des variations sur le thème du « Mort, où est ton aiguillon, Enfer, où est ta victoire ? » du Requiem allemand de Brahms.)

La Comédienne (regardant autour d'elle dans la pièce comme si elle cherchait le Metteur en scène). – Est-ce... C'était... C'était un accident ?

Le Metteur en scène (voix de derrière le public). – Non.

La Comédienne. – Tu veux dire que – ...

Le Metteur en scène (voix venant des deux côtés). – Oui.

La Comédienne. – Il a toujours été comme ça ? Depuis le début?

Le Metteur en scène (de derrière la vitre). – Depuis le début, oui.

La Comédienne (va jusqu'à la table, s'assoit. Se parlant à elle-même pour essayer de se ressaisir). – O.K.... O.K., O.K.... O.K., calme-toi ... Ce n'est pas ton affaire... Tu es ici seulement pour cet prise de son... Elle fait chier, Penthésilée... (Elle inspire profondément puis lance dans la pièce au Metteur en scène, en s'efforçant d'avoir un ton professionnel.) Je suis prête ! Nous pouvons continuer ? (Pas de réponse.) Hé! Finissons-en ! Je veux quand même sortir d'ici ! (Pas de réponse. Elle tend la main vers le micro de table, touche quelque chose de mou et de collant, retire la main, effrayée. La lumière vacille. Vers la salle.) Il y a quelqu'un ?! (Elle met le casque, attend un moment, l'enlève à nouveau.) Il y a quelqu'un ?!

(Pas de réponse. La lumière s'éteint pendant un moment, puis se rallume, mais devient de plus en plus faible.

Derrière la vitre, on aperçoit des visages regardant vers l'intérieur de la salle de prise de son.

La Comédienne se lève, va à la porte et veut quitter le studio. La porte est verrouillée. Elle la secoue, sans succès.

Le Pianiste joue plus fort.)

La Comédienne. – Laissez-moi sortir ! Je veux sortir ! (Elle hennit.)

(Elle continue de secouer la porte, de plus en plus violemment, elle est prise de panique, elle devient de plus en plus, puis complètement, un cheval, hennissant, renâclant, piaffant.

Le Pianiste joue de plus en plus fort.

La Comédienne se lance contre la porte, en renâclant avec rage, elle se jette contre la porte, plusieurs fois, avant de s'écrouler et de rester étendue sur le sol.

Lumière normale. La vitre est redevenue noire.

Le Pianiste interrompt son jeu et reste assis, immobile.

Un temps.)

Le Metteur en scène. – C'était bien. Je crois que tu y es. Tu peux le refaire ?

(La Comédienne ne bouge pas.

Silence.

La tache d'humidité sous la porte s'étend.

Silence.

Le Pianiste se lève, prend sa canne, s'approche de la Comédienne et touche plusieurs fois son corps du bout de sa canne. Elle ne fait aucun mouvement. Le Pianiste va jusqu'à la porte, l'ouvre et quitte la scène.

Silence.)

Le Metteur en scène. – Bon, d'accord... Ça pourra aller comme ça. Viens, maintenant.
(*Un temps.*)

Le Metteur en scène. – Hé, viens, allez ! Achille est arrivé. Nous avons besoin du studio.
(*La Comédienne se lève et sort par la porte restée ouverte. Noir.*)

Fin